

DEUX RONDS

LE PÈRE PEINARD



Réflecs

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS, FRANCE	
Un An.....	6 fr.
Six Mois.....	3 fr.
Trois Mois.....	1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS, EXTÉRIEUR	
Un An.....	8 fr.
Six Mois.....	4 fr.
Trois Mois.....	2 fr.

RÉFLECS D'UN CAMISARD aux Bleus de la Classe de 92

MINCE DE COLLE LA LIBERTÉ SUISSE! Séquestration d'un Anarcho!



Que faire ?

D'ici quelques jours, vers le 15 novembre, je crois, les jean-foutre de la haute vont battre le rappel pour faire radiner à la Caserne les gas qui ont tiré au sort cette année.

A cette occase, les chouettes zigues qui ont plein le cul de toutes les oppressions, ont soupé des patrons, des gouvernants et de toute la racaille, se demandent que faire.

Vont-ils décaniller, passer la frontière, s'en aller n'importe où, aux

cinq cents mille diables, s'il le faut?... excepté à la caserne?

Ou bien, vont-ils se rendre à l'appel, résolus à subir toutes les dégustations qui les attendent?

Y a quelques jours, je discutais la question avec un riche fieu qui en a enduré de toutes les couleurs : il a tâté de la caserne, a été expédié en Afrique, où il a subi cent mille horreurs.

Un camisard, quoi!

C'est dire qu'il a passé par toutes les filières, qu'il a le cœur farci de haine contre les galonnards et toute la séquelle.

Eh bien, le gas ne veut rien savoir de la désertion ou de l'insoumission. Faut l'entendre s'emballer, nom de dieu!

« Quoi donc, foutre le camp?

Autant vaut piquer un plongeon en pleine Seine.

Y a rien à faire à l'étranger : les copains n'en connaissent pas la langue, ils sont isolés, perdus, noyés.

Ah, si la gouvernance n'était pas si andouille elle faciliterait la désertion aux anarchos, — elle les refuserait comme soldats.

Ça serait son salut, si tous les gas d'attaque décanillaient comme des lapins.

Mince d'épine que ça lui tirerait du pied!

Au contraire! Aller à la caserne c'est tenir tête aux sacripants de la haute : c'est accepter la lutte, au lieu de refouler en décanillant.

Puis, on a beau dire y a une riche propagande à faire près des troubades. C'est pas les vieux qu'il nous faut convaincre : ceux-là s'en vont

goutte à goutte. C'est les jeunes qu'il s'agit de pistonner !

Or, nulle part, on ne trouve les jeunesse mieux disposées qu'à la caserne : rien que de se sentir frusqués en pantins déguoulasse, la rage leur vient,...

Autrefois, alors que le service de trois ans n'existait pas, quand il fallait s'appuyer quatre ou cinq ans de caserne, — on pouvait excuser qu'un fliston refoule sur le service ; il était compréhensible qu'il preme la poudre d'escampette.

Mais aujourd'hui ?

Ah non, mille tonnerres ! Il s'agit plus que de tirer une moyenne de deux ans et demi.

Y a pas, foutre, ça peut s'endurer sans abrutissement. Avec du nerf toutes les dégoutations vous glissent sur la peau.

D'ailleurs, ajoute mon camisard, y a méche d'éviter les avaros, s'agit d'être à la coule et de n'avoir pas froid aux quinquets.

Les galonnards sont rosses ? On les laisse avec leur rosserie, — et on leur glisse entre les pattes...

Crédieu, je m'aperçois qu'en jaspinant, j'empiète sur le territoire de mon camisard, — mais il ne m'en vaudra pas !

« Père Peinard, qu'il m'a fait, puisque ça t'intéresse, si le cœur t'en dit, je vas t'envoyer un flanche sur cette question du service militaire.

« Ce sera long, vu que c'est pas en quatre mots qu'on peut vider son sac sur une machine si sérieuse. C'est l'affaire de trois numéros.

« Ça te va-t-il ?...

— Très chouette, nom de dieu, ça me botte bougrement ! Vas-y l'ami.

Et voilà comme quoi cette semaine, je commence la publication des réfiles d'un camisard :

Aux Bleus de la Classe de 92

Ecoutez, Bleus !

Bleus ! C'est par ce mot qu'on vous accuillera, dans les chambrées où vous appelle la Loi, — la Loi ! — dans les casernes où les railleries et les sarcasmes tacheront, dès l'entrée, ainsi que d'infâmes glaviots, votre blouse de paysan ou votre bourgeron d'ouvrier.

Passez outre.

Ceux qui vous lanceront ce sobriquet à la face, ceux qui vous cingleront de cette injure (!) ce seront de pauvres diables, des déshérités de la vie — comme vous — qu'aura bestialisés le service militaire, qu'auront abrutis les corvées, aussi déprimantes qu'inutiles, que leur impose la sécurité des oisifs.

Ne leur en veuillez pas.

Pensez que les malheureux qui ricane-
ront de votre gaucherie et qui blagueront

vos inaptitudes d'apprentis meurtriers, sont simplement des imbéciles. Mais, d'abord, avant d'être ces imbéciles, ces idiots façonnés peu à peu par les théories ineptes et les manœuvres stupides, ils avaient eu, comme vous lorsque vous échangez en ore vos souliers contre les godillots réglementaires, un cœur large ouvert aux intuitions qui donnent les choses, une âme qui pensait.

Ils avaient été des hommes, avant d'être des pièces d'échiquier.

Restez des hommes.

Songez-y, en nouant les quatre coins du mouchoir où vous ensermez, pour la route, le dernier morceau de pain qu'en vous a laissé gagner, en vous rendant dans la cour de la caserne, où l'on vous parquera comme des bestiaux, — où vous reprendrez pour la première fois : « Présent ! » à l'appel des buveurs de sang.

La Loi vous réclame pour faire de vous les surpôts de ses conquêtes inavouables, pour faire de votre chair — qui est à vous — une viande à elle ; pour faire de votre esprit — qui est à vous — une bouillie infâme ; pour vous transformer en séides de Césars, en souteneurs de chancelliers de fer ou de dictateurs de papier, ces sanctionnaires de prononciamentos. Elle vous réclame pour faire de vous des soldats.

Restez des hommes.

Bleus ! On vous a conseillé de désertir. d'échapper — en vous sauvant à l'étranger — aux duretés du service militaire, à ses promiscuités repoussantes, aux nécessités de la vie continuelle, pendant de longues années, avec des matamores gâteux qui vous stupidifient, avec des brutes qui vous malmènent.

Où. On vous a conseillé cela. Qui ?

Des gens qui, ayant eu peur, ont peur pour vous ; des gens qui, n'ayant pu sans doute tirer saines et sauvées, des mains des tortionnaires galonnés, leur chair et leur âme, vous jugent à leur triste valeur ; des gens qui pensent — ayant manqué de volonté — que la Théorie écrase entre ses feuillets les aspirations et les convictions des voyants, que la manœuvre piétine, jusqu'à l'écraser, entre deux mouvements d'armes, sur l'énergie des libertaires.....

Des lâches...

Ne les écoutez pas.

Ne désertez point.

Allez à l'armée.

Allez-y. Allez-y pour être des soldats.

Les soldats de la Foi nouvelle, par exemple ! Ceux qui ne portent que par surprise un numéro à leur képi, ceux qui savent rester, — malgré les chiffres qui les marquent pour la boucherie ainsi que des animaux pour l'abattoir — des immatriculés et des indépendants, des sans-bonneur pleins de rage, des sans-patrie pleins de dégoût !

Qu'est-ce que c'est que le bonheur ? Une chose possible — complètement — et dès demain.

Travaillez pour en être maîtres.

Qu'est-ce que c'est que la patrie ? Une chose creuse.

Chez dedans.

Ecoutez, camarades. L'armée, c'est la base de notre affreux système social. C'est la Force sanctionnant les conquêtes de la Force et de la Ruse. Quand on veut faire tomber une muraille, c'est à son pied qu'on creuse la mine, c'est sa pierre angulaire qu'on cherche à faire éclater. Pour jeter par terre la Société bourgeoise, c'est à l'armée qu'il faut s'attaquer.

La Bourgeoisie a été bête, voyez-vous —

oh ! oui, bien bête ! — Au lieu de s'ap-
puyer, ainsi que tous les régimes autoritaires, sur des bandes de stipendiés à vie, sur des cohortes d'« prétoriens », elle a résolu de se faire étayer par une armée nationale.

Elle n'a pas compris que la fameuse phrase : « Tout le monde soldat » se transformerait fatalement en celle-ci, dès que l'on voudrait se donner la peine de réfléchir un peu : « Personne soldat. »

Elle n'a pas compris qu'il pouvait devenir dangereux, pour elle, de mettre en contact, pendant un laps de temps beaucoup trop court pour ses intérêts, — malgré sa longueur — des représentants de toutes les classes ; elle n'a pas compris que l'augmentation forcée des effectifs, loin d'être pour elle une raison de sécurité, ne serait qu'une cause de démoralisation disciplinaire et de désagrégation hiérarchique ; elle n'a pas compris — surtout — qu'en instituant une armée nationale, elle créait un milieu où pourraient aussitôt qu'ils sauraient le vouloir — se connaître, se pénétrer, se convaincre et s'allier pour les revendications nécessaires, tous ceux qu'elle a dépouillés.

Elle n'a pas compris qu'elle préparait un terrain merveilleux, dans les casernes et sur les Champs-de-Mars, à la propagande anti-autoritaire. Elle n'a pas compris qu'une poignée d'hommes résolus peuvent, en quelques années seulement, faire de l'Armée la Fédération des souffrances et des haines, faire de cette école d'imbécillité et de barbarie une école d'intelligence et d'humanité.

Elle n'a pas compris qu'elle vous donnait, à vous, les Bleus — vous qui allez partir dans quelques jours — le moyen de propager la grande idée anarchiste, et de lui amener — oh ! voyez donc ! — celui que nos moyens ne nous permettent pas d'aller conquérir chez lui et qui ne demandera, soyez en sûrs, qu'à lutter pour le triomphe de notre cause dès qu'il la connaîtra : le Paysan.

Vous avez une belle œuvre à faire, Bleus !...

Les bourgeois ont parlé, en ricanant, des « baïonnettes intelligentes ».

Eh ! bien, dites donc, si l'on essayait un peu de leur donner de l'intelligence, aux baïonnettes, pour voir ?...

UN CAMISARD

(Les camarades liront la suite dans le prochain numéro).



A CARMAUX

C'est épatant ce que les grosses légumes se foutent de la fiote des mineurs !

Je disais la semaine dernière qu'étant donné le coup de roublard manigancé par le baron Reille demandant l'arbitrage de Loup-Bête, la grève était dans le slau.

Y a huit jours de ça, — et pourtant la grève continue !

Qué que ça signifie, nom de dieu ?

Tout simplement que les grosses légumes se foutent des mineurs bougrement plus que je ne l'avais supposé.

En effet, l'arbitrage accepté de part et d'autre, il semblait que ça devait aller un peu mieux que sur des roulettes carrées.

Il n'en est foutre rien !

Le Loup-Bête fait poirotter les mineurs avant de donner sa décision ; il voudrait satisfaire la Compagnie et avoir l'air de prononcer en faveur des ouvriers.

C'est rudement pas commode, évidemment.

Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que les gueules noires sont toujours à se serrer le ventre et à tenir le nez levé pour reluquer si rien ne leur tombe du ciel.

Pauvres gobeurs, la solution viendra et elle leur fera allonger la gueule !

Il est probable qu'on décidera que Calvignac rentre à la Compagnie..... et subito après sa rentrée on lui foutra un congé pour tout le temps qu'il restera maire.

Et ça sera tout !

Nom de dieu, y aura pas gras ! Les mineurs voudraient bien qu'on foute en liberté les camaros condamnés à Alby, — mais les jean-foutre n'en veulent rien savoir.

Turellement, ça n'empêchera pas les politicards de dégobiller de chouettes discours à leurs électeurs pour glorifier la grande victoire de Carmaux, qu'ils appelleront le triomphe du suffrage universel sur le capital.

Tas de blagueurs ! Vos déguulages n'empêcheront pas les bons bougres de vous boucher la guule pour de vrai, un de ces quatre matins.

GRÈVE FARAMINEUSE

Pardienne, y a pas besoin de dire que c'est aux Etats-Unis d'Amérique que ça se passe..., ou mieux que ça va se passer, vu que ce n'est encore qu'un projet.

C'est les aiguilleurs des chemins de fer qui mijotent la chose. Ils veulent se foutre en grève au moment du 1^{er} Mai, — c'est-à-dire aux approches de l'Exposition de Chicago.

Ils espèrent qu'étant donné la grande quantité de bricoles qu'il y aura à faire voyager à ce moment-là, les Compagnies se trouveront le bec dans l'eau, et seront

forcées d'en passer par la volonté des ouvriers.

M'est avis que les bougres se foutent le doigt dans l'œil.

Toutes les augmentations qu'on peut demander, — même quand on les obtient, — ne sont que de la couille en bâtons, attendu que le boulotage augmenté en même temps que le salaire.

Or donc, ce qu'on reçoit en plus d'une main, faut le débiter de l'autre.

Il ne s'agit pas de gagner vingt francs par jour, si on doit payer le pain vingt sous la livre, y a pas d'amélioration.

Ce qu'il faut, c'est que le pain soit à gogo, et que les richards ne l'accaparent pas.

Quoique ça, les aiguilleurs feront bien de se foutre en grève, surtout s'ils tendent la patte aux anarchos du pays... En ce sens que la grève fait comprendre aux ouvriers les plus bouchés à l'émeri que notre ennemi, c'est les patrons.

En temps de grève on se trouve face à face, à couteaux tirés, — et on se reluque dans le blanc des yeux.

Le Crime de Plista

Je n'ai pas encore causé aux aminches de ce sacré assassin en bottes à éperons, qui avait l'air d'un loufoque et dont les quotidiens ont jaspiné pendant une quinzaine.

J'attendais, nom de dieu, parce que je voyais du louche dans son affaire. Maintenant on sait à quoi s'en tenir : les juges ont eu beau chercher à donner une autre tournure, il n'en résulte pas moins que c'est encore là un crime provoqué par la misère.

Voici l'histoire : Plista avait à Fontenay un oncle qui ne voulait plus rien savoir de lui. Un beau jour l'oncle s'en va aux bains de mer ; Plista radine et vient roupiller deux nuits dans le poulailler. Il trouvait ça plus chouette que de refler la comète, et il n'avait pas tort, crédeu !

Il ne restait à la turne que la bonne qui par malheur s'en vient dénicher le type. Turellement, elle aura commencé par brailler, par agoniser le neveu de sottises, le menacer des gendarmes..... Des mots s'en est venu aux gnons et Plista étrangla la bonne.....

Le coup fait, il fouille partout, dégotte le magot et s'en va les poches farcies.

S'il eut un peu ruminé à l'avance il aurait été prudent ; au lieu de ça, le voilà qui s'en va, frusqué comme un cabotin, une poupée sous le bras, vadrouiller dans tous les coins.

Pardienne, il a été sucré ! Et le voilà maintenant à Mazas,..... et dans de sales draps !

Mais, nom de dieu, j'en reviens à ce que je dégoisais tout à l'heure : c'est là encore un crime de misère.

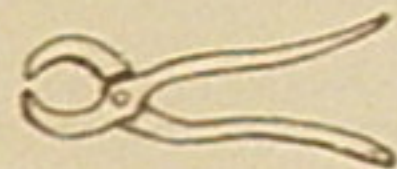
Le vrai coupable n'est pas Plista, ce sont les jean-foutre de la haute !

On aura beau sortir tous les boniments

des quotidiens : dire que Plista était un flemmard, un sale type.

Moi je réponds que si la Société était chouettelement organisée, si sale muflie qu'on puisse l'imaginer, Plista n'ayant pas occasion de faire des rosseries, l'idée ne lui en serait même pas venue.

Pour ce qui est de son crime, si Plista avait eu un plumard à sa disposition, il n'eut pas été se flanquer dans un poulailler pour qu'une bonne grincheuse y vint lui donner un mauvais réveil et se faire estrangouiller.



La liberté en Suisse

Il est entendu que la Suisse fait la pige au pays de Cocagne, et que le populo y est aussi libre que le poisson dans l'eau.

J'ai déjà prouvé plus d'une fois qu'il faut bougrement en rabattre. Voici une nouvelle crapulerie qui prouve qu'en fait de vacherie cette républiquette n'a rien à envier à sa grosse voisine de France.

C'est un camaro lyonnais, le copain Pernel qui raconte la dégoutation suivante :

Me trouvant de passage à Saint-Pierre-du-Bourg, j'allai trouver le maire de cette commune pour avoir un billet de logement ; sur ma demande il me répondit qu'il ne pouvait me le délivrer pour le motif que la commune possédait un prisonnier et qu'il serait impossible de me faire passer la nuit avec un individu qui ne possédait pas toute sa raison, surtout quand il exposait ses théories anarchistes.

Le prisonnier en question était donc un anarchiste et enfermé comme tel et non comme fou, comme vous allez le voir. J'appris en effet qu'il est expulsé de France depuis le 1^{er} mai dernier ; je n'ai pu savoir son nom, il a été employé à Paris aux pompes funèbres et doit être certainement connu des camarades parisiens : il était venu habiter Saint-Pierre-du-Bourg, son pays natal, depuis son expulsion.

« De retour ici, me dit encore le maire, cet individu chercha à convertir les jeunes gens à l'anarchisme ; il aurait certainement fini à en convaincre plusieurs et à leur ôter le respect de Dieu, de l'autorité et de la propriété ; c'est pour cela que nous avons pris la décision de l'enfermer, non pas dans une maison de santé, cela coûterait 600 fr. par an à la commune, puis ce n'est pas un fou comme un autre : il raisonne très bien quand il ne parle pas de la question sociale, mais dès qu'il aborde celle-ci il s'agite violemment, surtout quand il parle de mettre en commun les propriétés du couvent ; et d'ailleurs comme a dit le curé : des gens comme ça qui ne reconnaissent aucune loi, aucune autorité, ne méritent pas de pitié. »

J'appris encore qu'il était enfermé depuis près de six mois dans un cachot où on lui fait passer pour toute nourriture une livre de pain par jour ; si cela dure encore six mois il ne sera plus qu'un cadavre, c'est ce que souhaitent ceux qui l'ont emprisonné, aussi vais-je me hâter de me mettre en relation avec les camarades suisses afin d'obtenir justice. C'est égal, elle est jolite la liberté suisse !

Je saluai la femme et continuai mon chemin...

Et je me suis demandé avec quoi sont pétries ces femmes qui rient de voir des chiens de bourgeois enrubannés, et qui ne pleurent pas de voir leurs enfants nu-pieds?

Finette.

Mon pauvre camerluche, ce qui t'a foutu en rogne est évidemment bougrement triste... et pourtant, c'est rudement commun!

Y a des foutititudes de prolos qui n'ont jamais eu d'autre raisonnement que ta bonne femme.

Entre dans un atelier où des ouvrières se crévent pour couturer les falbalas d'une pouffiasse de la haute, fais leur honte de leur esclavage, et tu n'en tireras pas d'autre réponse que la rengaine idiote : « Faut des riches pour nous faire travailler... S'il n'y avait pas de riches, nous créverions la faim... »

Tu useras toute ta salive avant de leur avoir fait comprendre qu'avec le prix que coûte la toilette de la garce, y aurait de quoi frusquer chaudement pour tout l'hiver une cinquantaine d'entre elles.

Y a pas à leur en vouloir ni à les mépriser..., mais bien à les plaindre!

Dès la naissance, on nous prend et on nous embarbouille de préjugés, — sans compter ceux que les paternels nous ont indroffibilisé dans la peau.

Tout ce qui nous entoure est manigancé pour nous imposer le respect des riches et des puissants.

Bidards, ceux qui ont la veine de se dépêtrer des gnoleries des raticions et des maîtres d'école! Aussi au lieu de reluquer de haut nos pauvres frangins encore abrutis, faut profiter de ce que nous sommes assez marioles pour les décrasser.

Et plus ça nous donnera de tintouin, — plus ça devra augmenter notre haine contre les jean-foutre de la haute!

COUPS DE TRANCHET

Un canard bourgeois raconte que les préfets de plusieurs départements du Midi ont écrit à Loup-Bête, ministre de l'intérieur, pour le prévenir que par chez eux, y a des conférenciers anarchos qui font des réunions.

« Y a pas de mal à ça! » que vont ruminer les camaros... Paraît que les préfets ne sont pas du même avis.

Pour donner de la couleur à leur mouchar-dise, les jean-foutre ajoutent que ces conférenciers reçoivent un mot d'ordre, ils ne savent pas au juste d'où : ça doit être de Lyon ou de Paris.

Si ces préfets n'étaient pas aussi cruches que des pots-à-tabac, ils sauraient que *mot d'ordre et anarcho*, ça fait aussi bon ménage que *jugeur et bonne foi*.

Egalité, mince de colle!

Si rengaine que ça soit, c'est toujours de saison, nom de dieu! A preuve :

Un riche fleu de Rive-de-Gier faisait ses vingt-huit jours à Saint-Etienne. Il vient de ramasser soixante jours de prison pour avoir assisté, frusqué en troubaie, à une réunion anarchote.

D'un autre côté, des galonnards viennent de rendre un sacré service à un socialo de Calais qui tartina dans un petit canard : le bougre avait un grade dans la territoriale, on vient de le casser à cause de ses opinions.

Par contre, l'an dernier, un gorille qui se fait appeler Reinach, profita de ses vingt-huit jours pour débiter les grosses légumes de l'armée, histoire de faire plaisir à Gallifet le Massacreur.

C'est pas que je l'en blâme, mais je constate qu'on ne lui a pas enlevé ses galons.

Ce qui est permis au bourgeois Reinach est interdit aux prolos.

En Angleterre, à Manchester, il se mijote une sacrée grève : d'ici une quinzaine, il paraît que 60.000 tisseurs vont lâcher le turbin, parce qu'ils ne sont pas disposés à subir une réduction de salaires.

C'est très chic de ne pas vouloir se laisser manger la laine sur le dos;

Mais, nom de dieu, les prolos seraient rudement plus chouettes s'ils se décidaient à bouffer à leur faim..., quitte à manger leurs patrons!

Toujours en Angleterre : les troubades ne déçoient pas de faire de la rouspétance.

Les gas ont un truc rupinskoff : ils profitent d'une nuit où la lune ne montre pas sa fiole pour charcuter en douceur leurs harnachements.

Un régiment de hussards vient de repiquer au fourbi.

Les galonnards commencent à y trouver un cheveu! Ils craignent que les troubades se foutent à leur charcuter la carcasse.... pour varier le plaisir.

Les bourgeois parlent de foutre l'abominable charogne de Thiers au Panthéon..., en attendant que le populo la foute à l'égout.

Décidément, nom de dieu, voilà une turne qu'il faudra agrandir, — car ça pleut les candidats pour le Panthéon!

En effet, d'un côté y a un groupe de marlous de l'Aquarium qui réclament une place pour Pranzini,

D'un autre côté une floppée de galonnards demandent les mêmes honneurs pour Anstay.

La liste est ouverte. A qui le tour?

Dame dynamite ne roupille pas!

L'autre nuit, c'est contre la maison d'un porion de Lens qu'on dégottait une cartouche dont la mèche s'était éteinte trop tôt.

Les camaros savent que dans les mines un porion, c'est kif-kif un contre-coup dans les ateliers.

C'est dire que le porion à qui on a servi cette cartouche n'en est pas à sa première crapulerie.

Par exemple, nom de dieu, une dynamite qui n'a pas raté a eu lieu en Espagne dans une église de Séville.

Outre le pétard monstre, y a eu de sacrés dégâts.

Du coup, les raticions font une sale trombine : ils sont à cran contre leur Dieu qui n'a pas protégé la turne.

Bast, ils en verront bien d'autres!

LE PÈRE PEINARD EN PROVINCE

LE BAGNE OBERTHUR

Rennes. — C'est vers 1853 que mossien Oberthur rapliqua au patelin, plus pauvre que Job, le marchand de papier à cigarettes.

Il s'associa avec un gogo pour monter une imprimerie, et le roula grande largeur.

Les premiers temps il était protestant et faisait turbiner dimanches et fêtes. Il retourna sa veste et se fit catholique pour mieux emplir sa caisse. Une fois au sac il a acheté une décoration.

Maintenant il est archi-millionnaire et fournit les imprimés à un tas d'administrations.

Cinq cents ouvriers ou ouvrières triment pour son compte et sont soumis à des réglemens aussi dégueulasses que grotesques. Voyez plutôt :

Quiconque ne va pas à la messe est noté et toutu à la porte sans qu'il sache pourquoi. Aux grandes fêtes, les jeunesses doivent aller à confesse et communier.

Les femmes ne doivent pas se décoiffer pour travailler! C'est déjà raide, mais y a mieux : il leur est interdit de porter des chapeaux à plumes ou à fleurs, — elles n'ont droit qu'à des bonnets à rubans!

Malheur à l'ouvrière qui dans la rue causerait avec les jeunes gens! C'est défendu.

Turellement, les ateliers ressemblent à des chapelles : y a des statues de la Vierge, de Joseph, et des fleurs et des cierges dans tous les coins!

Et quelle dégelée de raticions! Il en défile sans fin ni cesse, des blancs et des noirs, qui soulent les ouvriers avec leurs boniments infects.

Pour ce qui est des contre-coups, la collection mériterait d'être foutue dans un jeu de massacre à la foire aux pains d'épices :

Celui des lithographes est si rigolot à voir qu'on ne sait pas si c'est une outre ou un tonneau, et avec ça il se gonfle comme un dindon.

Les relieurs ont un petit bossu, très chouette en ce sens qu'étant toujours soulé, il passe son temps à roupiller dans sa cage de verre.

Par exemple, Patte-de-Coq a raté son métier, il aurait dû se foutre gardien de prison; plat comme une punaise avec les patrons et hargneux comme une garce envers les prolos. Aux heures d'entrée, malheur à qui arrive une minute en retard! Patte-de-Coq lui rabat une heure, et si l'ouvrier veut souffler mot, c'est pas long, il est saqué d'autor.

Et dire, nom de dieu, que les pauvres bougres ne rouspètent pas!

Un de ces quatre matins, Oberthur achètera une matraque à chacun de ses contre-coups, — les ouvriers se laisseront-ils faire?

VOTAILLERIE

Braux est un chouette patelin des Ardennes, où les bons bougres ont encore le tort de couper dans les couillonades électorales.

Trois conseillers cipaux ont donné leur démission dernièrement. Nom de dieu, ça,



c'est rupin ! Si tous en faisaient autant ça avancerait les affaires du populo... A condition qu'on ne repique pas au truc d'en nommer.

Hélas, les prolos de Braux n'en sont pas encore là. Serinés jusqu'à la gauche par les richards, ils ont été foutre un nouveau torché-cul dans la tinette électorale.

CHARITÉ... MINCE DE COLLE !

Archiconnu, les fêtes de charité !

Du moins pour les parigots, nom de dieu. De la place Maube jusqu'aux Bultes-Montmartre, y a pas méche de dégouter une andouille qui ne sache que ces sacrées fêtes ne sont que des trucs de richards pour danser et ripailler à bon compte.

La fin finale de toutes ces garces de fêtes, c'est que les pauvres qu'on voulait secourir sont aussi pauvres après qu'avant.

Eh bien, voilà que ces sales fourbis gagnent la province, nom de dieu !

Un jeune zigue m'écrit de **Saint-André**, un patelin à côté de Lille pour me jaspiner d'un carrousel au bénéf des pauvres, qui a été emmanché par mossieu le mère.

Le birbe est un gros ventru qui a sous sa coupe une centaine d'ouvriers, qu'il exploite à sa distillerie d'une rude façon. Les malheureux bûchent de 6 heures du matin à 7 heures du soir pour gagner à peu près 50 sous.

J'en reviens au carrousel. Parait que la braise a tombé assez bien. Par exemple quand le moment de faire le partage est venu, ça a été tout un aria.

Mossieu le mère posait des questions à n'en plus finir :

« Etes-vous francheçaise?... Ah, vous ne l'êtes pas. Je regrette : nous ne donnons pas aux étrangères... »

Si la pauvre bougresse répondait qu'elle est française, y avait une autre question : « Combien y a-t-il de temps que vous êtes à Saint-André?... Quatre ans. Y faut cinq ans de résidence; on peut rien vous donner... »

A celle du pays le boniment pour être varié n'en était pas moins du même calibre : « Actuellement, c'est à tout le monde, et non à ceux de la commune qu'on donne... Pour le moment c'est pas possible de rien faire pour vous... »

Pas besoin de vous dire, les aminches, que pendant ce temps, les jean-fesse de la volière municipale gueuletonnaient comme des cochons.

Pour ça, y a toujours de la braise !

Par exemple, nom de dieu, je me demande pourquoi les pauvres bougresses que mossieu le mère rembarrait avec perte et fracas ne se sont pas invités au gueuleton ?

Si quelque chameau avait trouvé à y redire, elles auraient pu le foutre poliment par la fenêtre.

OUVRIERS EN TOQUANTES

Besançon est le patelin où se fabriquent les montres.

Et, nom de dieu, il s'en fabrique en assez grande quantité pour que chacun ait la sienne dans son gousset, — turellement pour ça, faudrait qu'on ait préalablement envoyé dinguer les patrons et les gouvernants.

En attendant, comme les montres s'en-tassent dans les magasins, le turbin ne va

pas fort ; surtout qu'il vient de se construire des grandes fabriques.

Les syndicats se décarcassent bien tant qu'ils peuvent pour empêcher la baisse des salaires, mais c'est comme des dattes !

Les monteurs de boîtes en savent quèque chose; ils viennent de dépenser environ 15.000 balles dans une grève qui a duré un sacré temps et qui ne leur rapportera pas lourd. Malgré les engagements pris, il est bougrement probable que les salaires recommenceront à baisser, car les patrons viennent d'embaucher des ouvriers qui ne sont pas du métier ; ils ont divisé le travail et grâce à ce truc ils arrivent en quelques jours à avoir des ouvriers qui leur coûtent meilleur marché.

Quand les bons bougres auront vu qu'ils ne peuvent pas tenir le coup contre les patrons, ils en viendront forcément à se dire qu'il n'y a pas à tortiller et que le seul moyen de décrocher le bien-être, c'est le chambardement général.

PROPRETÉ CASERNIÈRE

Avignon. — A entendre les bourgeois, la caserne est une école de moralisation et de propreté.

Zut, alors ! Les salauds sont pas dégoutés. C'est juste tout le contraire, nom de dieu : c'est une riche école de démoralisation et de malpropreté, à vous faire dégoûter tripes et boyaux.

Un truffard me jaspine quelques bricoles qu'il a vu à la caserne d'Avignon,..... et qu'on peut observer dans toutes :

Quand les pousse-cailloux en étaient à l'école du soldat, on leur faisait de la théorie jusqu'à plus soif sur la défense de la Paatrie, et aussi sur les soins que doit avoir chaque troubad, — tant pour ses frusques que pour sa propreté corporelle.

Or, les gas sont environ 1.500 qui doivent laver leurs effets dans un lavoir grand comme une écuelle ! Si encore l'eau propre arrivait assez abondante pour faire décaniller la sale ? Mais non ! Pour amener la lance y a juste un robinet qui pisse aussi fort qu'une poule ; ce qui fait que le bouillon est épais et crasseux à rendre des points à la piscine de Lourdes.

Dans cette mare, les uns s'y lavent les pieds, les autres y nettoient leurs ripatons, d'autres y savonnent leurs tire-jus.

Mince d'école de propreté !

Nom de dieu, rien que de penser à la dégoutation que ça doit être, le cœur s'en soulève.

Cré tonnerre, c'est là-dedans qu'on devrait faire prendre un bain de tête à mossieu Freycinet.

Qui sait, ça le rajeunirait peut être ! Pourquoi le lavoir d'Avignon ne ferait-il pas des miracles, puisqu'il est aussi sale que celui de Lourdes ?

AVOCAT FICELLE

Saint-Nazaire. — C'est pas d'aujourd'hui que les avocats cherchent à rouler le populo, foutre non !

Comme ils ont la langue bien pendue, ils savent manœuvrer pour faire avaler des grosses coulevres aux bons bougres.

Les ouvriers de Saint-Nazaire sont en train d'en tâter, après bien d'autres : leur avocat, un nommé Briand, est un socialo à la manque, tout prêt à se *dévouer* pour être bouffe-galette.

Dernièrement, Briand se proposa pour aller au congrès de Marseille à ses frais,

à condition que les Chambres syndicales lui donneraient mandat de les représenter.

Les gas se laissèrent empaumer par un *dévouement* si carabiné.

Mais où ils ont fait la gueule, c'est quelques jours avant le départ de leur délégué, quand il a fallu lui abouler 300 balles pour les frais du voyage. Les Syndicales se sont fendues, tout en y trouvant un cheveu.

Pas besoin de dire que Briand se figure être un gros matador, et qu'il est en train de maquiller son élection pour l'an prochain.

Il compte monter le bobéchon aux prolos pour aller à l'Aquarium, avec autant de facilité qu'il le leur a monté pour aller à la parlotte de Marseille.

M'est avis qu'il se fout les cinq doigts et le pouce dans l'œil !

Car, nom de dieu, y a bougrement d'ouvriers qui ont plein le dos des politicards, — qu'ils soient blancs, tricolores ou rouges.

Babillarde Suisse

Mon vieux Peinard,

Hier soir, à Chaux-de-fonds, deux copains sont allés s'enfler chacun un demi-setier dans une brasserie bourgeoise, qui a pour enseigne Brasserie de la Lyre. Y a un concert, et c'est la musique qui les avait attiré.

Le hasard voulut qu'ils se trouvassent attablés à côté d'un de ces sacrés journaliers bourgeois qui n'ont d'estime que pour la pièce de cent sous.

Ce sale type se foutit à dégueuler contre ton canard, qu'il mettait plus bas que terre. Fallait l'entendre traiter le *Père Peinard* de journal dégoutant, infect, etc. Turellement, tes lecteurs avaient aussi leur compte : il les traitait d'imbéciles et de voyous.

La moutarde ne fut pas longue à monter au nez du copain Carry. Dame, il avait trouvé à qui parler ! Le camaro le traita de vendu, de fumier, de birbe ayant pour métier de livrer à la rousse les hommes de cœur et d'action. Il lui démontra qu'il était un souteneur des bourgeois affameurs.

Le copain Bernard mit son grain de sel dans la discussion, et prouva qu'en fait de canards francs d'allure, libres de paroles et incorruptibles, y avait que les journaux anarchos.

Et continuant à jaspiner, d'un bon coup de gueule, il flétrit les exploiters et démontra que l'Anarchie était la vraie société où le populo aura la liberté et le bien-être.

Ce qu'il y a eu de chouette, c'est que le public a applaudi ferme, aux cris de « vive l'Anarchie ».

Le journaloux soulographe voulut à nouveau ouvrir son égout, mais il avait trop tapé sur les nerfs du copain Carry qui te lui bourra la gueule et le déporta en deux temps et trois mouvements.

Puis montant sur l'estrade, il termina la soirée aux cris de : « Vive l'Anarchie ! A bas les exploiters ! »

Et le populo de répondre en chœur : Vive le Peinard !

Ce que je t'en dis, mon vieux, c'est pas pour te passer de la pommade, mais simplement pour te montrer que le populo de par ici a tes réflexes à la bonne, malgré les ragougnasses de nos Jean-foutre, et qu'il en pince pour nos idées.

Autre chose : il vient de se former un groupe de chouettes bougres pour déménager à la cloche de bois ceux que les proprio emmerdent à propos du terme. Je te serre la louchie.

Un Copain.

COMMUNICATIONS

Paris. — Tous les dimanches, après midi, réunion du *Cercle International*, maison Georget, au premier 38, rue Aumaire.

— Tous les dimanches de 9 à 11 heures du soir, *l'Avant-Garde ouvrière*, lectures, discours et chants, 80, rue Mouffetard.

— Le groupe de Levallois se réunit tous les samedis à 8 heures 1/2, salle Mézerette, 86, rue Gravel. Tous les travailleurs sont invités à discuter avec nous, les théorèmes humanitaires.

— *Groupe Libertaire du XIV^e*, réunion tous les samedis, à 9 heures du soir, rue Pernety, 61.

— *Groupe de propagande anti-patriotique et révolutionnaire*, tous les mercredis et samedis, 63, rue Vieille-du-Temple, à 8 h. 1/2 du soir.

— Plusieurs camarades des 13^e, 14^e et 15^e ayant reconnu l'utilité de se voir une fois par semaine ont décidé de fonder un groupe sous le nom *Les Libertaires de la rive gauche*, qui se réunira tous les dimanches, de 2 heures à 6 heures, salle d'Apollon, 25, rue de la Gaité.

Des Conférences causeries seront faites. Tous les compagnons sont invités à la première réunion le dimanche 30 octobre. Un compagnon traitera des moyens de propagande.

— *Les Egaux*, club libre d'études sociales des XI^e, XII^e et XX^e arrondissements.

Réunion contradictoire le samedi 30 octobre, à huit heures et demie du soir, salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : Individualisme et Communisme.

Tous les dimanches Soirées amicales, entrée libre.

Tous les socialistes révolutionnaires sont invités.

— Le groupe *l'Autonomie individuelle* a tenu lundi dernier sa première réunion. Une centaine d'auditeurs, attirés par l'ordre du jour, y assistaient.

Lundi prochain, 31 octobre, à 8 h. 1/2, salle Bartin, 35, rue Pastourelle, nouvelle réunion par les mêmes camarades. Ordre du jour traité par un compagnon du groupe : *Anarchie et Révolution*.

Les contradicteurs sont invités.

— M. Georget, 33, rue Aumaire, proteste contre ce qui a été dit la semaine dernière : il déclare qu'il n'a pas refusé sa salle à *l'Autonomie individuelle*.

J'insère sa protestation avec bougrement de plaisir et je superpose qu'au sujet de la communication en question y a eu un malentendu.

— Les compagnons de province convoquent les camarades de Paris à assister à la réunion

du groupe du 5^e et 13^e, le samedi 20 courant, à huit heures et demie, rue Pascal, 10.

Discussi n sur la grève de Carmaux et l'hypocrisie de la presse vendue, au sujet de la réunion de la salle Favié.

Lille. — Le groupe anarchiste se réunira à l'estaminet des Garçons boulangers, rue de Wazonnies, 75, le dimanche 30 octobre, à l'heure habituelle.

Saint-Etienne. — Le groupe anarchiste de Bellevue se réunit tous les samedis à huit heures du soir, ainsi que le dimanche à partir de deux heures du soir à son local, rue des Mouliniers, 3, angle de la rue de Champagne.

Dimanche 30, soirée familiale, suivie de causeries par plusieurs camarades, à deux heures du soir.

Pour lettres et communications ou envois de brochures, écrire à Tessier, à l'adresse ci-dessus.

Amiens. — Dimanche 30, à 5 heures du soir, salle Lévêque, réunion des anarchistes. Sujets : Les grèves, leurs causes, leurs effets; la grève générale, ce qu'elle peut en dehors des coteries politiques.

Les réunions suivantes auront lieu tous les premiers et troisièmes dimanches. Tous les socialistes sans distinction sont invités, l'accueil le plus favorable sera réservé aux contradicteurs de bonne foi. Entrée libre.

Montreuil-sous-Bois. — Le groupe abstentionniste révolutionnaire se réunit tous les mardis soir, à huit heures et demie, salle Brau, 57, rue de Paris, à Montreuil-sous-Bois.

Tous les travailleurs sont invités à venir discuter les résultats du suffrage universel.

Saint-Denis. — Réunion tous les samedis, à 8 h. 1/2, salle Massoneau, rue Moulin, 9.

Avignon. — Tous les dimanches, à deux heures de l'après-midi, réunion du groupe *les Libertaires Vauclusiens* au café de Champfleuri, derrière la gare des Voyageurs.

Communications diverses, causeries et concert.

Carcassonne. — Le samedi soir, réunion du groupe *l'Hydre Anarchiste*, café de la Bourse, au premier étage.

Bournezeau. — Il vient de se former un nouveau groupe qui prend pour titre *les Insoumis vendéens*.

Réunion, tous les samedis soir, chez M., où tous les bons bougres sont invités à venir discuter et s'instruire.

Roubaix. — Les anarchos de Roubaix et des environs sont convoqués pour le dimanche 30 octobre.

Ordre du jour : 1^o Questions diverses. 2^o Patriotisme. 3^o Bibliothèque et vente de brochures.

Alger. — Le copain Diétrich, 8, rue de Mahon, porte le *Père Peinard* à domicile. Pour le faubourg Bab el-Oued s'adresser route Bouzaréan, n^o 7, café Caillée.

Nouzon. — Réunion du groupe *les Dëshérités*, dimanche 30 octobre, chez Dardenne, route Nationale.

Ordre du jour : Diverses affaires urgentes.

Adresser toutes les correspondances au copain Emile Roger, rue de la Chappe, 12, à la Forge de Nouzon (Ardennes).

Nancy. — Réunion générale de tous les camarades, le dimanche 6 novembre, au café du Marché, salle du premier, place du Marché.

Sujet de discussion :

La Situation

Dijon. — Les « Résolus », se réunissent tous les samedis de 8 h. à 11 h. du soir, rue des Gondrans, 24.

Saint-Chamond. — Les « Amis de Ravachol », tous les samedis soir et le dimanche matin, réunion au local convenu.

PETITE POSTE

T. Quentin (2) — A. Romandéche — V. Roubaix — M. Saint-Marsal — P. Lyon — D. Alger — S. Nancy — H. Desvres — R. Nouzon — D. Rouen — P. Vendin — L. Saint-Aubin-de-Lanquai — M. Nantes — C. Dijon — P. Lille — A. Damery — G. Trélazé — P. Romans — P. Bordeaux, r. du galette, merci.

B. Thizy. — Y a pas mèche d'insérer des poésies : c'est un principe ! Excuse, l'amie, envoie des tuyaux en prose.

Vient de paraître : **Almanach de la Question sociale**, illustré, pour 1893 (troisième année), publié sous la direction de P. Argyriadès.

L'Almanach de la Question Sociale entre dans sa troisième année de publication. Son succès a été immense les deux premières années. C'est ce qui prouve le progrès du socialisme et les préoccupations économiques du public.

L'Almanach, quoique magnifiquement illustré et plus volumineux que les autres années, n'a pas augmenté de prix. Il se vend toujours 1 fr. 50.

Adresser les demandes avec mandat à l'Administration de la *Question sociale*, 5, boulevard St-Germain, Paris. Dépôt chez Strauss, 5, rue du Croissant. En vente aussi chez tous les libraires et dans toutes les gares.

Qui veut de la Dynamite ?

Ne sautez pas, no de dieu ! C'est comme je vous le dis, les bons bougres :

Voulez-vous de la dynamite ?

Pour trois balles, plus les frais d'octroi, vous pouvez vous en payer un kilo.... Zut, c'est un litre, que je veux dire ! Car cette dynamite se vend au litre.

Et c'est du nanan, vous savez : quand on a la digestion difficile, sans faire éclater les boyaux, elle aide bougrement à la circulation de la boustifaille.

C'est en effet un digestif, qui peut carrément faire la pige à la Chartreuse, et qui a cette supériorité d'être fabriqué, non pas par des moines, mais par un bon bougre à qui on peut adresser les commandes :

A. Amoureux, à Belvès (Dordogne).

Vendeurs du « Père Peinard »

Reims. — Courtois, porte à domicile.

Charleville et environs. — Thomassin, 12, rue Colette, à Mézières.

Auxerre. — Morin.

Lyon. — Dépôt central, Paris, 140, rue Pierre-Corneille.

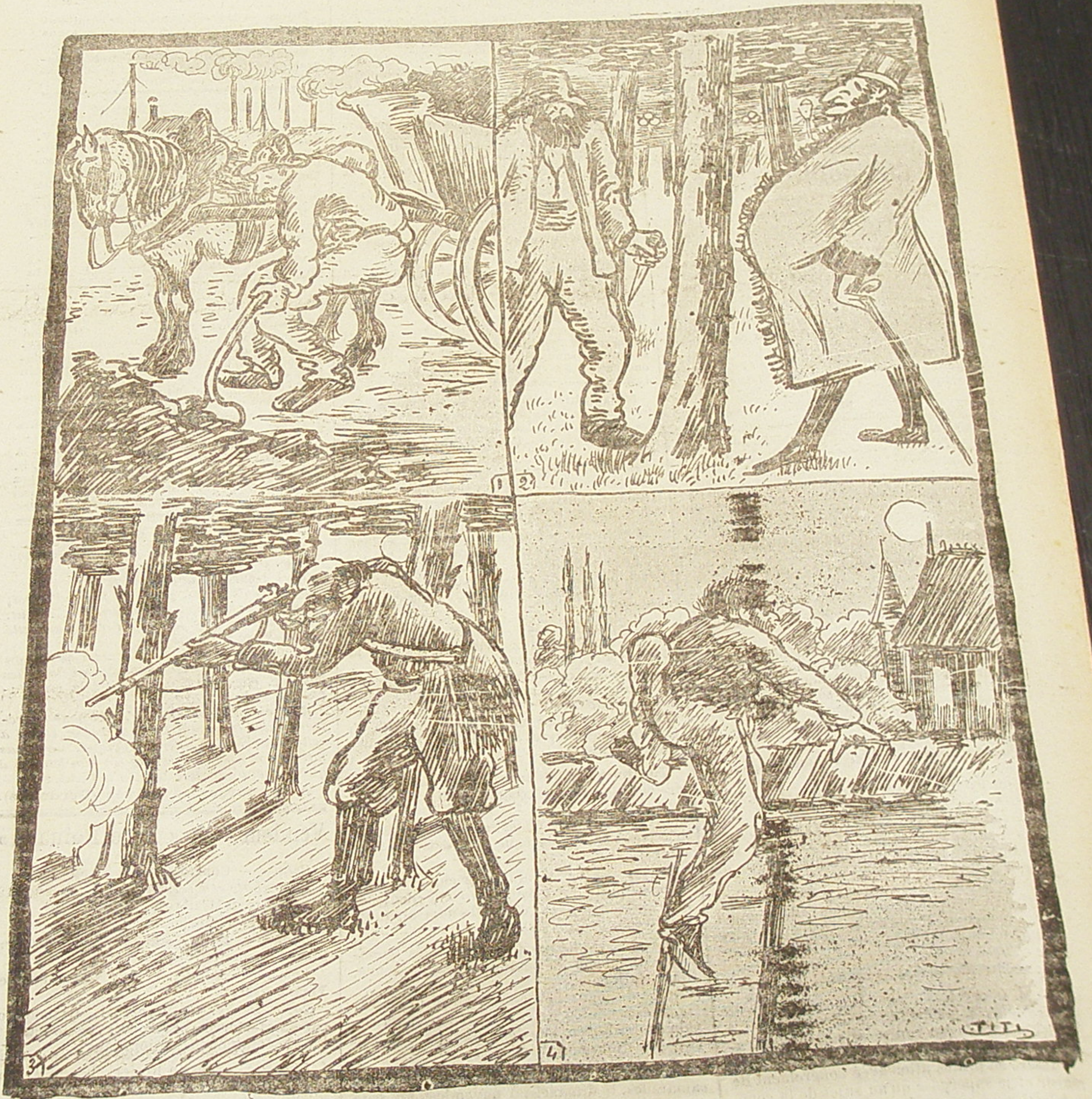
Vienne. — Delalé, 1, rue Victor-Faugier, Vienne (Isère).

Saint-Denis. — Ruez, 11, Grande-Rue, rue Saint-Marcel; Frécourt, rue de Paris, et tous les marchands de journaux.

Limoges. — Justin Rosier, chemin du Puy-Lamaud.

L'Imprimeur-Gérant : A. GARDRAT

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris



LA LUTTE POUR LA VIE